

— Oui, vous bénir... Vous avez mis dans ma vie quelques heures douloureuses, c'est vrai ; mais je vous ai dû aussi les émotions les plus élevées, les joies les plus profondes qui puissent ravir l'âme d'une femme... et d'une chrétienne... Quelle soirée heureuse que celle qui précéda votre triste départ ! Quel moment que celui où je sentis votre cœur s'ouvrir et Dieu y descendre !... Vous me disiez ce soir-là des choses si justes, si nobles, si dignes de vous !... J'y ai souvent pensé depuis... non pas que j'aie besoin d'aucun argument pour affermir ma foi... je ne comprends pas le doute... Le nom de Dieu est écrit pour moi si visiblement sur chaque brin d'herbe, sur chaque feuille, sur chaque étoile ; ce silence même de la solitude, de la nuit et des cieux me laisse entendre sa voix si clairement, que mon cœur croit vraiment comme mes yeux voient et comme mes lèvres respirent... Mais ce que vous disiez me frappa... Que j'aurais aimé à parler souvent avec vous de ces choses élevées ! Je n'osais pas... Je suis plus femme que vous ne le croyez... je le suis trop peut-être... Je redoutais de vous plaire moins... de perdre à vos yeux un peu de ce prestige qui vous avait touché... de vous sembler une pédante et une précheuse... N'est-ce pas que je puis, en ce moment du moins, m'abandonner à cette faiblesse de mon esprit, sans craindre de vous apparaître, quand vous penserez à moi dans l'avenir, sous une forme chagrine et déplaisante ?

— Ne le craignez pas...

Ils continuaient, pendant cet étrange dialogue, de s'avancer dans l'intérieur du bois, tantôt perdus dans l'ombre épaisse des futaies, tantôt traversant des éclaircies inondées d'une clarté stellaire. Raoul comprit que leur promenade ne s'égareait pas au hasard, et que Sibylle la dirigeait tour à tour avec une prédilection calculée vers chacun des sites qu'elle avait le plus aimés. Elle semblait d'ailleurs avoir recouvré toutes ses forces : elle marchait sans fatigue et sans hâte de ce pas élégant, souple et glissant, qui était son allure habituelle. Il la regardait cependant par intervalles avec inquiétude, étonné de ne retrouver dans son langage aucune trace de la vivacité et de la fierté fougueuses de son naturel. Sa voix avait un calme et une douceur extraordinaires. Raoul sentait dans cette frêle créature une volonté et une énergie d'un principe supérieur aux passions violentes dont il était agité lui-même, et qui se taisaient maîtrisées. Livré à un désordre d'esprit indicible, il se laissait conduire, comme en rêve, par la main de cette enfant, sans résolution, sans force, presque sans pensée.

— Vous rappelez-vous vos paroles, mon ami ? Poursuivit-elle... Il y a, disiez-vous, des êtres et des cœurs qu'il est impossible, qu'il semble monstrueux de vouer au néant !... Cela paraît si vrai, si éblouissant de vérité ! Puisque nos corps, quand la mort les prend, ne font que changer de forme, puisque la matière est immortelle, et que ce qu'il y a en nous de plus fragile et de plus misérable doit vivre éternellement, comment concevoir que nos pensées les plus hautes et nos sentiments les plus sublimes, que nos dévouements, notre charité, notre foi, nos élans vers Dieu, nos amours, nos souffrances, nos larmes, que tout cela doive périr avec nous sans laisser de traces, sans trouver un avenir, un refuge, une justice !... Ainsi tout survivrait, excepté ce qui est pur !... tout serait éternel, excepté ce qu'il y a en nous de bon et de grand, excepté tout ce qui honore la vie, tout ce qui décore la terre, tout ce qui plaît au ciel ! Oh ! non !... il y a, c'est vous encore qui le disiez, il y a une source pure d'où nos âmes descendent et où elles remontent, comme les anges dans la vision biblique... J'aime cette image... Il est doux d'entourer la mort de ces prestiges souriants, surtout quand on a perdu des êtres bien-aimés. — Vous avez perdu votre mère toute jeune, n'est-ce pas, mon ami ?

— Toute jeune, oui.

Sibylle cessa de parler. Elle s'était arrêtée sur un plateau découvert, devant lequel s'étendait un horizon de collines étagées et de ravins sinueux qui allaient en s'abaissant au loin vers la mer. Au fond des vallées marécageuses et sur les flancs entre-croisés des coteaux flottaient ces vapeurs diaphanes de l'automne qu'on appelle poétiquement dans le pays les *dames blanches*. Pénétrées par les lueurs sidérales, elles répandaient sur les contours indécis de ce vaste paysage un vague aérien et une sérénité lactée qui ne semblaient pas être de la terre. Mademoiselle de Férias, appuyée sur le bras de Raoul, contempla longtemps ce spectacle avec une attention profonde. Elle parut se réveiller tout à coup, et reprenant sa marche :

— Allons ! dit-elle.

Ils entrèrent alors dans une des parties les plus ombragées du bois. Sibylle avait accéléré son pas. Ils descendirent un sentier rapide, et se trouvèrent soudain sur le terre-plein d'une étroite clairière que dominait la silhouette sombre d'une roche élevée et abrupte, pareille à un fragment de muraille ruinée. Raoul tressaillit. Il reconnut la Roche-à-la-Fée, la petite fontaine qui en recevait les filtrations et la vallée sauvage où roulait le ruisseau de Férias, dont une brume épaisse marquait au loin les méandres. Quelques feux brisés d'étoiles, perçant à travers la feuillée, scintillaient doucement dans l'onde du bassin, et les gouttes d'eau qui y tombaient coup sur coup faisaient entendre un bruit clair et triste qui semblait ajouter encore au silence de cette solitude.

Sibylle promena longuement son regard autour d'elle :

— C'est là, dit-elle ensuite à demi-voix, que j'ai voulu vous dire adieu, ... Raoul. Vous me pardonnerez encore cette faiblesse, n'est-ce pas ? Je suis si enfant, avec toute ma raison... Quand je vous ai vu là pour la première fois, vous souvenez-vous ?... c'était au printemps et par un soleil charmant... Maintenant... c'est l'automne et la nuit !...

Elle prononça ces mots avec une sorte d'égarement, et s'interrompit tout à coup ; puis elle se détourna, se jeta la face contre le rocher, et, plongeant sa tête dans les lierres et dans la mousse humide qui en couvraient les parois, elle sanglota amèrement.

Raoul, immobile et comme anéanti, regardait ce gracieux fantôme qui pleurait dans l'ombre, et qui plus que jamais semblait être le génie mélancolique de ce lieu solitaire ; puis il s'avança lentement, et debout, à deux pas de la jeune fille :

— Sibylle ! lui dit-il d'une voix basse et pénétrée ; ah ! quel jeu barbare vous jouez avec moi... et avec vous-même ! quel crime vous commettez au nom de votre Dieu et de vos vertus !... Nous nous aimons comme jamais deux créatures sur terre ne se sont aimées... Vous pleurez, et j'ai le cœur déchiré... Nous sommes libres, tout nous donne l'un à l'autre... le bonheur est là dans nos mains, et vous le repoussez, vous n'en voulez pas !... Pourquoi ?... Vous le savez à peine vous-même, malheureuse enfant :

— Raoul, dit-elle, en retrouvant soudain la fière énergie de son accent, je repousse ce bonheur, parce qu'il serait un mensonge, parce que nous ne serions pas vraiment unis, parce que je veux être aimée comme j'aime, et que rien ne dure que ce qui s'appuie là !

Elle montra le ciel.

— Ah ! je sais, reprit-elle avec plus de douceur, je sais que vous souffrez, et je voudrais me mettre à genoux pour vous demander pardon de la peine que je vous fais ; mais vous voyez que je souffre bien aussi, ... moins que vous pourtant, je le crois... car moi, j'espère vous retrouver... Oui, je l'espère fermement, Raoul, ... j'en suis certaine !... Adieu !

Raoul laissa tomber sa main dans la main qu'elle lui tendait, et elle s'éloigna à la hâte

Au bout de quelques pas, il la vit s'arrêter, s'appuyer